

# LE POTLACH

La première condition pour changer la réalité consiste à la connaître.

## Aveuglement humanitaire

Par Mathieu Poulin-Lamarre

Participation, coopération, développement, solidarité, humanitaire, la jeunesse « conscientisée » d'aujourd'hui rêve de rendre le monde meilleur par une implication à l'international qui permet de conjuguer exotisme et vertu. Aider son prochain, y a-t-il projet plus noble en ce monde? D'autant plus si ce « prochain » se trouve dans un pays d'Afrique, d'Amérique latine ou d'Asie, où règnent l'austérité, la misère et le dénuement. Devant les images qu'on nous présente, nous ne pouvons que cautionner la grandeur d'âme des ONG qui se font un devoir d'intervenir là où les besoins se font sentir. Comme elles l'évoquent si bien, « il suffit qu'un seul homme souffre moins et le monde est déjà meilleur ».

Cette rhétorique à coloration éthique affublée d'images cultivant le misérable ne présente souvent que des fragments de représentation destinés à vendre l'idée d'une nécessaire ingérence humanitaire. Devant ce « marketing des émotions », bien peu se donnent la peine de prendre un certain recul critique pour comprendre le véritable impact des ONG dans le monde. Pour parvenir à cette fin, il importe de remettre en contexte l'« ONGisation » du monde telle que nous la vivons aujourd'hui et d'aller voir, en bon anthropologue, ce qui se trame sur le terrain.

### Un contexte global propice à l'essor des ONG

C'est à partir de la conférence de Bretton Woods en 1944 que les États-Unis, forts des difficultés de l'Angleterre, se garantissent l'accès économique aux colonies européennes jalousement gardées jusqu'alors (Gélinas 2008, p.70). Le FMI et la Banque mondiale sont alors créés pour assurer la stabilité de ce nouvel ordre économique mondial libéré des protectionnismes coloniaux. Le contexte évoluant, leurs tâches respectives deviendront rapidement désuètes, si bien que les institutions se tourneront vers l'ajustement des économies du tiers-monde décolonisé au marché

global (*Ibid*, p.73). Au début des années quatre-vingts, lorsque l'endettement de ces pays atteint des sommets astronomiques, les deux institutions se lancent dans une vaste opération de sauvetage économique leur permettant d'imposer leurs conditions par les Programmes d'Ajustement Structurel (PAS) (*Ibid*, p.61).

« Le raisonnement des économistes du Fonds est simple : si les gouvernements de ces pays croulent sous le poids d'une dette écrasante, c'est qu'ils mènent des politiques économiques et financières « non ajustées » à l'économie mondiale. Ils font entrave aux lois du marché en maintenant artificiellement les salaires trop élevés et les prix des denrées alimentaires trop bas. De plus, ces gouvernements vivent au-dessus de leurs moyens en entretenant une fonction publique pléthorique et trop bien payée. Ils pêchent aussi en soutenant des entreprises publiques inefficaces » (Gélinas 2008, p.61)

En imposant des mesures néo-libérales sensées assurer la croissance économique, le FMI et la Banque mondiale provoquent l'enlèvement du tiers-monde dans la misère et l'austérité. Au début des années 2000, le constat est incontournable : « Les capitaux rentrent, les crédits sortent, les barrages se construisent, donnent de l'électricité... et partout autour les êtres humains meurent de faim » (Ziegler 2002, p.65).

### L'ONGisation du monde

Curieusement, c'est à partir des années quatre-vingts et de la mise en place des programmes d'ajustements structurels du FMI que le nombre d'ONG se met à augmenter drastiquement dans les pays du tiers-monde. Aujourd'hui, on en compte plus de 50 000 dans le monde, de toutes les tailles comme de toutes les orientations (Petras et Veltmeyer 2001, p.193). Il n'existe pas de définition qui rende compte de la pluralité des ONG. On peut néanmoins retenir qu'elles partagent généralement la conviction que les politiques publiques sont souvent incompatibles avec une aide

efficace au développement, et qu'elles désirent proposer un modèle de développement « alternatif » mené par la « société civile » (Piveteau 2004, p.140, p.152). Malheureusement, si certaines s'enorgueillissent de leur indépendance, la grande majorité dépend du financement public qui leur est accordé lors d'appels d'offres par les gouvernements occidentaux (Hours 1998, p.72) ou font de la sous-traitance privée pour les gouvernements locaux (Petras et Veltmeyer 2001, p. 202). On parle dans les pires cas de Governmental Oriented Non Governmental Organisations (GONGOs), des ONG créées par les gouvernements pour défendre leurs intérêts (Cohen 2004, p.2).

Selon Hours (1998, p.68), c'est face à l'échec relatif des grands projets étatiques de développement dans les années 70 que se sont popularisées les ONG. Trouvant leur place dans le trou laissé par l'État dans les services publics, elles portent l'idée que la société civile internationale doit prendre en main le destin des miséreux de la planète. Or, pour Petras, jamais les ONG ne pourront fournir les programmes à long terme que seul l'État a les moyens de mettre en place. En vantant le travail volontaire privé, les ONG contribuent à faire oublier que l'État a des obligations vis-à-vis sa population : « organisation des solidarités, redistribution des richesses, régulation », etc. (Bellon 2004, p.24). De plus, en s'appropriant le langage de la gauche : « pouvoirs populaires, émancipation, égalité des sexes, développement durable », etc., les ONG masquent leurs relations étroites avec les élites économiques locales et leur volonté de non-confrontation avec ces dernières (Petras et Veltmeyer 2001, p.202). Enfin, l'incapacité à saisir les enjeux globaux qui provoquent les situations de misère donne aux interventions des ONG et à leur « pragmatisme » l'image d'un diachylon sur une fracture ouverte. Comme le souligne Hours (1998, p.78), « le pillage à grande échelle fait bon ménage, pour l'heure, avec le sauvetage à petite échelle qui donne bonne conscience à l'Occident ».

Suite en page 2

## INITIATION 2008 EN IMAGES



La course à obstacles... en bateau!



Dominic, notre cook.



Alexis, notre clown

## Un impact démobilisateur

Pour Petras (1997), qui ne cache pas ses allégeances marxistes, l'une des facettes les plus pernicieuses de l'action des ONG est leur impact négatif sur la mobilisation des populations, phénomène qui semble bien connu des acteurs internationaux ayant des intérêts politiques au tiers-monde. Selon l'auteur, c'est suite à une mobilisation de la société face aux changements provoqués par les politiques néo-libérales dans plusieurs pays que les politiciens et stratèges néo-libéraux ont commencé à financer une action à partir de la base : l'implantation d'organisations destinées à démobiliser les forces contestataires. Comme l'évoquent Petras et Veltmeyer (2001, p.198), «les révoltes populaires ont desserré les cordons des bourses des agences étrangères, et des millions de dollars ont afflué vers l'Indonésie, la Thaïlande et le Pérou dans les années soixante-dix; le Nicaragua, le Chili et les Philippines dans les années quatre-vingts; enfin, le Salvador, le Guatemala et la Corée dans les années quatre-vingt-dix. Le rôle des ONG dans ces pays était essentiellement « d'étouffer les incendies révolutionnaires ». Au Chili, entre 1973 et 1989, le nombre d'ONG a augmenté de pair avec les soulèvements populaires contre le régime de Pinochet (Petras 1997, p.20). Plus qu'une simple coïncidence, on tente systématiquement de briser les mouvements de masse par l'implantation massive de nouvelles ONG. Les effets de ces dernières sur une population sont multiples et se présentent sous différentes formes. D'abord, comme nous l'avons évoqué, les ONG véhiculent une idéologie anti-étatiste présentant l'idée que l'engagement personnel au sein d'un organisme est une façon «solidaire» de régler les problèmes d'une population. En voyant l'État comme source des problèmes de pauvreté, on ne cherchera pas à régler ces mêmes problèmes à travers des revendications politiques. De plus, l'implantation d'une ONG implique le recrutement de leaders régionaux, souvent des individus qui sont potentiellement «dangereux» pour l'autorité étatique car charismatiques et rassembleurs. Cette cooptation des forces mobilisatrices régionales est un moyen efficace d'empêcher la création de mouvements populaires (Petras 1997, p.13). D'ailleurs, ce sont souvent les victimes du dégraissage encouragé par les institutions multilatérales qui seront sollicités pour s'impliquer au sein d'ONG (Petras et Veltmeyer 2001). Plutôt que de se rassembler pour dénoncer des coupures, ces acteurs seront divisés, attirés par l'emploi facile, dans diverses ONG où règne un discours pragmatique, centré sur la participation au local. De fait, au Pérou et au Chili, où les ONG se sont établies de façon importante, les mouvements sociaux radicaux ont décliné (Petras 1997).

## Un humanisme néo-libéral

Bien que marginaux, de plus en plus de critiques voient l'idée de solidarité internationale mise de l'avant par les ONG comme un discours masquant le lien entre ces dernières et les forces néo-libérales. Financièrement dépendantes de portefeuilles économiquement orientés, et en constante compétition pour le capital, on peut penser avec raison que les ONG ne sont pas en état de mordre la main qui les nourrit. Attaquant il n'y a pas si longtemps les violations des droits humains perpétrées par les régimes dictatoriaux, les ONG se sont bien gardés de dénoncer les patrons américains et européens qui finançaient et dirigeaient les despotes et les institutions de Bretton Woods qui étaient à l'origine de bien

des crises : «The World Bank, the neoliberal regimes, and western foundations co-opted and encouraged the NGOs to undermine the national welfare state by providing social services to compensate the victims of the multinational corporations» (Petras 1997, p.11). Selon Hours (1998, p.17), «un examen attentif révèle l'articulation fondamentale qui lie ensemble la mondialisation économique (ou le capitalisme néo-libéral) et l'idéologie humanitaire, co-productrices du consensus démocratique dans les sociétés occidentales». Pour Petras comme pour Hours, tandis que le FMI et la Banque mondiale imposent par le haut leurs mesures visant à ouvrir les marchés et sabrer dans l'aide publique, les ONG travaillent en bas pour «pallier» au retrait de l'État et saper les ferveurs contestataires.

En s'intéressant plus particulièrement aux ONG dédiées à l'humanitaire (Médecins Sans Frontières ou Médecins Du Monde), on peut entrevoir ce lien diffus avec l'expansion du néo-libéralisme. Par un marketing visuel impressionnant – pensons aux campagnes de Vision Mondiale – on essaie de vendre l'idée de l'urgence et de la nécessaire intervention du Nord, discours où on perçoit un néo-colonialisme latent : «Dans ces États, soi-disant incapables de mettre en œuvre une politique de santé, représentés par des fonctionnaires « corrompus » et indifférents au malheur de leurs semblables, les médecins d'urgence sont dans leur élément car plus la représentation de la société locale est négative (manque de tout!), plus leur vocation salvatrice est positive» (Hours 1998, p.29). Sans tenter d'expliquer les raisons de la misère, on met le public occidental face à des images et des slogans privés de leur contexte, permettant la levée de fonds qui financera l'«expédition intrépide» qui soulagera durant un bref moment des victimes de l'économie capitaliste. Cette entreprise centrée sur le court terme qui ne résout en rien les causes structurelles est condamnée à l'échec perpétuel de ne pouvoir que maintenir le statut quo. Prétendant l'urgence, les ONG humanitaires vont faire de l'ingérence humanitaire leur credo : «Nous sommes là pour nous mêler de ce qui ne nous regarde pas, pour violer les frontières, pour nous dresser contre un certain ordre des États, pour faire entendre sur la scène mondiale une autre voix que celle des souverainetés nationales, pour soigner les gens et éventuellement témoigner de leur sort» (Rony Brauman, président de MSF de 1982 à 1994, cité par Semo 2002). Ce discours anti-étatiste se contredit souvent dans l'action et dans les résultats, comme le montre l'exemple de Médecins Sans Frontières à Rio rapporté par Jacqueline Ferreira.

## Médecins Sans Frontières à Rio

Médecins Sans Frontières est né au début des années soixante-dix de la réunion du Groupe d'intervention médico-chirurgicale d'urgence et du Secours médical français. «Intervenant essentiellement dans l'urgence, MSF n'a pas vocation à faire du développement et à former les médecins des pays du Sud» (Pérouse de Montclos, 2007). L'organisation a ainsi développé un devoir d'ingérence, «quitte à enfreindre les souverainetés nationales et à «court-circuiter» les États» (*Ibid*). C'est en 1995 que MSF-Belgique s'implante à Rio de Janeiro. Presque totalement décentralisé – la «maison-mère» n'assurant que la collecte de fonds – MSF-Belgique, contrairement à MSF-France, perçoit une partie de ses fonds de l'aide publique au développement (Pérouse de Montclos 2007). Au Brésil, la néo-libéralisation et l'arrivée des ONG provoquent les résultats que l'on connaît.

«Les années 90 sont celles où prévaut une politique

néo-libérale qui diminue de plus en plus la responsabilité de l'État dans le traitement des problèmes sociaux. En conséquence, on assiste à une réduction des crédits, et le bien-être de la population est délégué à des organisations privées, le chômage s'aggrave et la pauvreté augmente. Des droits sociaux se perdent, l'État de droit s'affaiblit, les syndicats et les mouvements sociaux se démobilisent» (Ferreira 2007, p.136)

Pour Médecins Sans Frontières, il est difficile de justifier une intervention au Brésil puisque ce pays connaît un certain succès économique (Ferreira 2007, p.137). Néanmoins, sans être un pays pauvre, le Brésil est un pays qui compte beaucoup de pauvres et où une grande partie de la population vit dans des conditions précaires qui ne semblent pas s'améliorer. Pour le coordonnateur local de MSF, «bien que le Brésil soit un «pays riche», les actions MSF sont justifiées à cause du vide laissé par l'État et d'autres organisations en matière de santé» (cité par Ferreira 2007, p.138). En partenariat avec l'État brésilien pour le Programme de Santé de la Famille (PSF), Médecins Sans Frontières prodigue des soins dans une *favela* de Rio. Selon Ferreira, «l'inclusion de la famille dans les politiques publiques brésiliennes [...] fait partie des exigences de son idéologie néolibérale qui cherche à réduire les dépenses publiques dans les services de santé et à minimiser les conflits sociaux» (Ferreira 2007, p.139). Ce partenariat de l'ONG avec l'État montre bien l'objectif de ce dernier de se désengager des programmes sociaux par un transfert des charges au privé. Du côté de MSF, on est loin de la «violation des frontières» mise de l'avant dans le discours; «l'équipe de MSF s'est [plutôt] engagée dans le PSF sans remettre en question les actions qui visent à modeler des comportements ou à servir les intérêts d'une politique néo-libérale» (Ferreira 2007, p.140). Autrement dit, l'État dicte ses règles et instrumentalise littéralement les ONG, qui, de par leur idéologie pragmatique, ne se soucient guère des conditions dans lesquelles évoluent leur action, c'est-à-dire un abandon total des citoyens par l'État.



## Conclusion

L'exemple rapporté par Ferreira illustre bien comment les ONG s'insèrent dans une logique globale ne conduisant pas à un mieux-être à long terme. Nombre de sources (Gélinas 2008, Petras 1997, Petras et Veltmeyer 2001, Hours 1998, Ferreira 2008 et Ziegler 2002) se montrent d'ailleurs critiques face au néo-libéralisme porté par les institutions de Bretton Woods et les gouvernements occidentaux. Comme nous l'avons évoqué, les ONG et en particulier celles qui se spécialisent dans l'humanitaire mettent de l'avant une rhétorique centrée sur un discours ordinairement porté par les mouvements de gauche, mais à ce point centré sur l'action qu'il occulte la réflexion globale sur les conséquences de leurs interventions à long terme, qui préparent et calment le terrain pour l'application de politiques néo-libérales. D'abord en faisant le procès des programmes d'État et en supportant une privatisation à partir de la base, puis en cooptant des leaders régionaux, menant du même coup à une démobilisation populaire, les ONG ont des impacts désirables localement pour les

intérêts économiques mondiaux qui les instrumentalisent en les mobilisant en temps de crise, comme par exemple durant le règne de Pinochet au Chili. Loin d'être ces organisations indépendantes et solidaires qu'on nous présente dans les médias, les ONG sont trop souvent dépendantes de leurs donateurs, privés ou publics, et sont même parfois de remarquables farces, créations étatiques appelées GONGOS. Des exemples comme celui de Médecins Sans Frontières au Brésil nous montrent clairement comment une ONG soucieuse de la condition humaine peut servir la cause opposée par l'absence de recul critique sur ses actions. Ici, il importe, comme le fait Escobar, de critiquer le vide en ce qui a trait à une théorie de l'intervention. Ce souci, certaines ONG, dont MSF, ont commencé à le développer, suite aux critiques nombreuses qui ont fusé depuis les années quatre-vingts. Cependant, malgré ces efforts, il semble que de nombreux problèmes demeurent insolubles. Si des penseurs marxistes comme Petras (1997) considèrent la révolution comme l'unique porte de sortie, le moment est peut être arrivé où, comme Hours (1998, p.167), on va se rendre compte qu'«il vaut mieux éviter de produire des victimes que de passer son temps à faire semblant de les sauver».

**Bibliographie**

BELLON, André, 2004, «Et Dieu créa la mondialisation», *Manière de voir*, 91 : 22-24.

COHEN, Samy, 2004, «Les ONG sont-elles altermondialistes?», *Humanitaire* 9 : 103-114.

ESCOBAR, Arturo, 1997, *Anthropologie et développement*, *Revue internationale des sciences sociales*, 154 : 539-559.

FERRERA, Jacqueline, 2008, «Entre assistance et promotion de la santé. Vicissitudes et ambiguïtés de l'intervention humanitaire au Brésil», *Anthropologie et Sociétés*, 31 (2) : 133-150.

GÉLINAS, Jacques B., 2008, *Dictionnaire critique de la globalisation*, Montréal, Écosociété.

Hours, Bernard, 1998, *L'idéologie humanitaire ou le spectacle de l'altérité perdue*, Paris, L'Harmattan.

Pérouse de Montclos, Marc-Antoine, 2007, «Commentaire sur MSF», *Observatoire de l'action humanitaire*, Document en ligne (<http://www.observatoire-humanitaire.org/fusion.php?l=FR&id=23>), consulté en avril 2008

Petras, James, 1997, «Imperialism and NGOs in Latin America», *Monthly Review*, 49 (7) : 10-27.

Petras, James et Henry Veltmeyer, 2001, *La face cachée de la mondialisation. L'impérialisme au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Parangon.

Piveteau, Alain, 2004, *Évaluer les ONG*, Paris, Karthala.

Sabelli, Fabrizio, 1993, *Recherches anthropologiques et développement*, Neuchâtel et Paris : Éditions de l'Institut d'ethnologie et Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

SEMO, M., 2002, «Du Biafra au droit d'ingérence : Le terme ONG recouvre des réalités très différentes», *Libération*, 7 mars. Document en ligne (<http://www.fsa.ulaval.ca/personnel/vernag/eh/f/ethique/lectures/ONG.htm>), consulté en avril 2008.

ZIEGLER, Jean, 2002, «Portrait de groupe à la Banque mondiale», *Manière de voir*, 91 : 61-65.

# Premier terrain

Par Maude Carignan

« Premier terrain » veut dire bien des choses. C'est le premier contact physique et, ma foi, assez intense avec la discipline anthropologique. C'est les premières craintes, les premiers doutes sur sa capacité de réussir. Cela veut aussi dire la première fois qu'on est isolé de ceux qu'on aime, loin de ceux qui, normalement, lorsqu'on se sent seul, sont toujours présents pour nous réconforter. C'est donc la première fois qu'on affronte la Solitude en face à face, d'égal à égal. Si on ne s'arrête qu'à ces aspects du « premier terrain », on n'a qu'une seule et unique envie : rebrousser chemin. Par contre, et par chance, « premier terrain » signifie aussi la perte de tous nos repères pour mieux s'abandonner au plaisir de découvrir l'Autre. Cet Autre, de qui, pendant trois ans au baccalauréat en anthropologie on a entendu parler, que ce soit par des Mmes Couillard, Poirier, et Doyon, ou par des MM. Hébert, Michaud, Dorais et j'en passe, mais sans vraiment savoir qui il est, sans l'avoir jamais vraiment rencontré. Eh bien, il est enfin là, cet Autre, il se tient bien droit devant nos yeux et ma foi c'est bon de finalement faire sa connaissance. Les premiers jours, tous les gens te regardent et te demandent ce que tu fais ici et pourquoi. Tellement qu'à la longue tu finis, toi aussi, par te demander ce que tu fais dans ce petit coin de paradis, sur cette île qui n'est sur aucune carte, perdue dans le golfe du Mexique. Puis, il y a une petite voix, si infime qu'on doit bien tendre l'oreille pour ne pas passer à côté et la rater. Cette petite voix qui n'est, au début, qu'un murmure, avec le temps, s'affirme et te crie haut et fort depuis le fin fond de ta cervelle : « *Tu es ici donc tu y restes !!!* » C'est à ce moment qu'on peut enfin retirer notre chemise à palmier de touriste

pour finalement savourer au maximum son premier terrain en anthropologie.

Je vous écris donc pour vous donner un peu de nouvelles, assise dans mon hamac, les doigts de pied en éventail, ayant comme trame de fond le sifflement du vent dans les cocotiers et la mer en portrait à perte de vue. Cette brise fraîche, chargée de sel, vient étouffer la chaleur du soleil éblouissant d'Isla Arena. Je vis ici, dans un petit cabanon, dans lequel je livre une bataille incessante contre les cucar-chas et la victoire est pour le moment loin d'être assurée. Ma « cabaña » est adjacente à la maison de la famille qui m'a accueillie et est directement sur une plage de coquillages. Je passe le plus clair de mon temps les deux mains dans le poulpe à pêcher avec les hommes ou à faire la cuisine avec les femmes. Oh ! Et bien sûr à faire mon travail de formation pratique, ça serait bête de l'oublier, lui, étant donné que c'est la raison de ma présence ici.

J'aimerais bien vous en raconter davantage, mais je doute qu'une édition de trente pages du *Potlach* entre dans le budget de l'Asso. D'ailleurs, l'Asso, et bien sûr ses membres, me manque beaucoup. J'ai hâte de revenir pour « proposer » ou « seconder » dans une A.G. et reprendre contact avec la vie étudiante. Sur ce, je souhaite la bienvenue à tous les nouveaux de cette année, j'ai hâte de vous rencontrer. Pour ce qui est des vieilles branches, j'ai hâte de voir revoir le 4 novembre !,

Maude  
(qui est de jours en jours un peu plus anthropologue qu'avant)

P.S. Un merci tout spécial à Paul, ÉliZe et Mathieu, pour ne pas avoir écouté sérieusement ma demande d'appeler l'ambassade canadienne pour me faire rapatrier au Québec. Merci, je vous revaudrai ça !

# Le grand Jeu

Par Maxime Lamoureux

En commençant mon baccalauréat en anthropologie, l'année dernière, je me disais que ça serait probablement trois années extraordinaires de ma vie, intenses et mémorables. Bien sûr, depuis que j'ai commencé, il y a déjà un an, j'ai connu des gens, j'ai reconnu des visages, j'ai ris, j'ai pleuré de rire, j'ai appris, beaucoup, j'ai « rushé » avec Bourdieu, j'ai participé activement à une grève, à un colloque, à divers comités, à plusieurs party, à des soirées endiablées, à des manifestations. Mais avant tout, comme le j'avais prévu, je me suis amusé.

L'année dernière, à pareille date, je me disais « l'anthropologie, ce n'est pas du tout ce à quoi je m'attendais », et aujourd'hui je pourrais aisément dire la même chose. Ma deuxième année ne correspond absolument pas à ce à quoi je croyais qu'elle ressemblerait à la fin août. Avouons-le, la session est déjà commencée que le rythme effréné de la vie universitaire reprend. Adieu les vacances, adieu le travail, adieu les grâces matinées. Cependant, se retrouver immergé dans le contexte anthropologique, surtout après avoir étudié en une seule année un éventail impressionnant d'auteurs, de Malinowski à Foucault, me permet de reprendre rapidement goût à toute cette matière. Maintenant, je vois l'anthropologie. L'anthropologie s'est infiltrée à travers mes yeux et s'est collée à mes rétines. Elle ne me permet plus seulement de voir un éventail de couleur, mais de voir une quatrième dimension : la culture. Je relativise mon relativisme, je vois les codes qu'une société a pu mettre en place, le pouvoir qui la régit, je vois le religieux derrière chacune des décisions,

je vois l'organisation sociale d'un groupe, son inscription au sein d'un organisme, au sein de la communauté, je vois les restrictions et les tensions derrière chaque décision, je vois le monde comme un jeu de monopoly, où chacun des acteurs tente en vain d'y gagner quelque chose, de petits bouts de papiers sans valeurs, qui ne trouvent sens seulement dans un contexte donné et qui ne sers pas plus à payer l'épicerie qu'une liasse d'argent canadien tire.

La vie est un jeu de société, il faut savoir y jouer. Être anthropologue, c'est apprendre constamment l'existence de nouveaux jeux, avec leurs propres règles, leur propre planche de jeu, leur propre environnement et leurs propres caractéristiques. C'est lire les règlements à chaque fois, parfois dans une langue totalement étrangère, tenter d'y comprendre quelque chose, se mettre à jouer, faire des erreurs, des faux pas, faire rire de nous, perdre ses repères, angoisser, mourir, aussi, et peut-être revivre. Sinon qu'est-ce que la mort ? Seulement, lorsqu'on devient expert à notre propre jeu, alors cela nous donne l'envie irrésistible de le partager avec d'autres, de leur transmettre notre passion pour ce jeu qui nous apparaît si particulier.

Aujourd'hui, je me dis que trois années, ce n'est pas assez. Je me dis qu'il y a trop de jeux à apprendre, trop de questionnements non résolus, et même d'autres jeux à inventer, pourquoi pas. J'aimerais me projeter dans dix ans, me voir toujours passionné par l'anthropologie et toujours en train d'en apprendre davantage. Je me vois, toujours incertain quant à mon avenir, sans savoir ce que la prochaine année me réservera, à trouver un équilibre entre l'université, le travail, la famille, et pourquoi pas, les voyages, même si je hais les voyages et les explorateurs.

Il ne suffit parfois que d'avoir un petit peu d'imagination.

# Connaissez-vous l'écorce de Pâques?

Par Pascal Huot et Mathieu Tremblay

SI LA COUTUME DE L'EAU DE PÂQUES EST PLUS RÉPANDUE, CELLE DE L'ÉCORCE DE PÂQUES NE DEMANDE QU'À SORTIR DES BOIS.

Rencontré dans le cadre du projet d'inventaire des ressources ethnologiques du patrimoine immatériel ([www.patrimoine-immateriel.ulaval.ca](http://www.patrimoine-immateriel.ulaval.ca)), André Janelle, de la ville de La Baie, au Saguenay, nous a expliqué en quoi consistait cette pratique culturelle issue de la religion populaire.

Si, enfant, André Janelle accompagnait ses parents à la collecte de l'eau de Pâques, ce n'est que beaucoup plus tard qu'il a découvert l'usage original de l'écorce de Pâques. « L'écorce, moi, c'était plus tard, quand j'étais adulte. À un

moment donné on allait à l'eau de Pâques et en allant à l'eau de Pâques, on voyait des gens dans la forêt. On se disait, qu'est-ce qu'ils font là? Puis là, on a arrêté du monde et on a dit, c'est quoi vous faites? « Bien, on va à l'écorce de Pâques ». C'est quoi ça, l'écorce de Pâques? Je n'ai jamais entendu parler de ça. C'est peut-être quelque chose qui est arrivé par après parce que, dans le temps de nos parents, je ne sais même pas si ça existait ».

Sa curiosité ayant ainsi été piquée, il s'était enquis de la signification de ce rituel : « Ça, tu t'en mets un morceau dans ton portefeuille. Ce n'est pas que tu vas devenir riche, mais tu ne manqueras jamais d'argent. Si tu as de l'écorce de Pâques dans ton portefeuille cette année, tu ne manqueras pas d'argent. Tu vas toujours avoir de quoi. Il va peut-être te rester rien que deux piastres, rien qu'une piastre, mais tu ne manqueras jamais d'argent ».

L'écorce de Pâques se récolte donc au même moment que l'eau de Pâques, c'est-à-dire le dimanche de cette célébration, avant le lever du jour. Cette contrainte temporelle est impérative pour assurer la validité de la pratique et de la

croyance qui s'y rattache. L'écorce récoltée sur les bouleaux est prélevée sur les lanières naturellement déroulées par l'arbre, préservant par là-même la ressource. Elle est ensuite coupée en petits carrés de trois quarts de pouce par trois quarts de pouce. Pour assurer l'efficacité symbolique de ces morceaux d'écorce, ils doivent être remplacés chaque année, peu importe les conditions climatiques. La neige abondante n'arrêtera pas son homme devant sa quête pascale.

Pour notre informateur, la collecte de l'écorce de Pâques est une occasion de réunir une communauté, car « c'est une manière d'être ensemble ». Il est vrai que cette pratique attire un grand nombre de personnes chaque année, que l'on estime à 150. Elle se déroule en bordure du Chemin des chutes, un rang où coule une eau de source provenant des montagnes laurentiennes. Les personnes peuvent alors en profiter pour récolter en même temps de l'eau de Pâques.

André Janelle préserve ainsi cette tradition de l'écorce de Pâques et transmet cette pratique en offrant à son entourage, parents et amis, ses objets empreints de symbolique.

## Le parcours du documentariste

SÉRIE D'ATELIERS/CONFÉRENCES SUR L'AVENTURE DOCUMENTAIRE PAR  
ANDRÉ GLADU, CINÉASTE

### Approche

La formule de l'atelier/conférence permet à la fois de présenter des films et d'engager une discussion avec les participants. L'idée est d'exposer les étudiants en anthropologie, particulièrement ceux en anthropologie visuelle, à l'expérience et au parcours d'un cinéaste documentaire à travers une sélection de ses films. Les documents sont choisis en fonction de certains thèmes révélateurs de l'apprentissage documentaire et d'étapes marquantes dans la formation du cinéaste. Un cinéaste documentaire transmet à la jeune génération, dont certains iront vers le film ethnographique, les termes dans lesquels son métier et ses sujets de films l'ont façonné. Un maillon, une chaîne...

Les ateliers sont amorcés à la session d'automne et concentrés à la session d'hiver.

### Session d'automne

Dès la session d'automne en préparation à la tenue du Festival international du film ethnographique du Québec deux films clé sont présentés et commentés. Le premier initie les participants à ce qui caractérise le documentaire d'auteur, *Le Feu sacré*, et le second, prévu pour le mercredi 12 novembre 2008, est représentatif des derniers travaux du cinéaste, *Marron*.

### Atelier/conférence #1 : La démarche documentaire :

le mercredi 15 octobre 15h30 salle DKN 1A

**Le Feu sacré 1995 (78 min)** – Une année avec les élèves de l'École nationale de Cirque et leur spectacle de fin d'année sous chapiteau. Le difficile apprentissage des métiers de création.

Les outils du documentariste : sa personne, la technologie, son équipe et son sujet.

La terre, le territoire et le terrain du cinéaste documentaire.

Présentation et discussion avec les étudiants.

### Atelier/conférence #2 : Festival international du film ethnographique :

le mercredi 12 novembre 15h30 salle DKN 1A

**Marron-la piste créole en Amérique 2005 (85 min)** – À l'occasion du Mardi Gras de Soileau dans le sud-ouest de la Louisiane, hommage aux Marrons, ces esclaves fugitifs des Amériques, qui ont transmis leur esprit de résistance et leur instinct de survie aux Créoles de Louisiane.

Présentation et échange avec le public.

## Concours de photos anthropologiques

Choix de deux catégories :

1- « tradition » vs « modernité »

2- L'expression

Démarches de participation :

Vous pouvez présenter une photographie par catégorie, donc un maximum de 2 photos par personnes. Les photos doivent être accompagnées d'une courte présentation expliquant le contexte entourant la prise de l'image. La date limite pour envoyer vos photos est le **17 octobre**, et un vernissage aura lieu le 24 octobre au bar le Bateau de nuit (rue St-Jean). Deux photos seront choisies par le public et les gagnants recevront de merveilleux prix. Veuillez aussi noter que tous les participant(e)s du concours auront droit à une consommation gratuite le soir du vernissage.

Vous pouvez déposer vos photos au secrétariat d'anthropologie dans une enveloppe bien identifiée, ou encore par version électronique à l'adresse suivante: [aeaa@asso.ulaval.ca](mailto:aeaa@asso.ulaval.ca)

Bonne chance à tous et à toutes !



Autour du feu, le temps d'une soirée.



L'arrivée au campement, la prosternation.

Le journal **Potlach** est disponible gratuitement grâce aux contributions de chacun et chacune des étudiant(e)s inscrit en anthropologie à l'association étudiante.

Merci à Mathieu Poulin-Lamarre, Maude Carignan, Pascal Huot, Mathieu Tremblay et Maxime Lamoureux pour leur contribution à la présente édition du *Potlach*.

Correction et mise en page *Maxime Lamoureux*

Aide et conseils *Moïse Marcoux-Chabot*

Encouragements et plaintes *Sébastien DeBlois*

Vous voulez écrire dans le *Potlach*? C'est facile, envoyez-nous un courriel!

[Aeaa@asso.ulaval.ca](mailto:Aeaa@asso.ulaval.ca)

Prochain édition : spécial Lévy-Strauss

Date de tombée : 10 novembre 2008